

## Quelle est la place de la connaissance dans le lien au vivant ?

Les pratiques visant le développement du rapport à la nature sont multiples. Historiquement, l'éducation aux sciences de la nature se basait sur l'acquisition de connaissances naturalistes. Plus récemment, les approches basées sur des dimensions plus corporelles et émotionnelles se sont développées. Qu'apporte chacune de ces 3 dimensions que sont l'acquisition de connaissances, l'approche dite sensible et l'affect dans la construction du lien au vivant ? Quelles sont les interactions entre elles ?

Nous explorons ci-après la dimension intellectuelle de notre lien au vivant en complément d'autres synthèses qui explorent les autres focales.



## Connaître la nature, est-ce vraiment utile ?

Pour François Lenormand<sup>1</sup> l'acquisition de connaissances est une façon de se relier à la nature... La connaissance est un pilier de la culture de la nature qu'il est important de reconstruire tant elle a régressé au cours des dernières décennies. Ainsi, quand on demande aux français les mots et expressions qui évoquent pour eux la nature, les réponses se limitent à de grandes catégories homogènes (arbre, herbe, forêt, animaux, fleurs...)<sup>2</sup>. Baptiste Morizot corrobore ce constat<sup>3</sup> : « Devant une forêt ou un écosystème, on ne voit rien, on ne comprend pas grand-chose... Tout au plus, voit-on un paysage, une image, une carte postale ou un terrain de jeu pour des activités ludiques de plein air. » De même, plusieurs études mettent en évidence la pauvreté de la connaissance de la diversité du vivant dans la littérature de jeunesse et celle des adultes, les dessins animés, le cinéma...<sup>4,5</sup>

Pour contrecarrer ce déficit de culture de la nature, certains programmes éducatifs sont axés sur la connaissance du monde vivant. Ce sont en particulier tous les observatoires de la biodiversité dont la plupart sont répertoriés sur le portail OPEN<sup>6</sup>. Parmi les plus connus, citons *Vigie nature* et *Vigie nature école* portés par le muséum d'histoires naturelles<sup>7</sup>. Selon Anne Dozières<sup>8</sup>, directrice de *Vigie nature*, ces programmes de sciences participatives induisent un « changement de regard porté sur la nature. Beaucoup affirment qu'ils ont découvert une biodiversité insoupçonnée et très riche autour de chez eux. Observer permet d'affûter le regard et incite à différencier les espèces. » Elle note aussi « des changements de pratiques dans les jardins avec une diminution drastique des produits phytosanitaires et des pesticides ! »

Si on retrace l'expérience de nature dans son enjeu sociétal, comme un préalable au changement de notre rapport au monde, la connaissance est donc fondamentale. Selon C. Partoune<sup>9</sup>, pour comprendre les enjeux de la conservation de la biodiversité, il faut aimer la nature mais aussi la connaître pour « la percevoir et évaluer son état à un endroit donné. Être capable d'identifier les espèces indigènes et connaître leur habitat, disposer d'un référentiel, ainsi qu'être capable de diagnostiquer et d'agir. »

AF Gibert<sup>10</sup> confirme l'existence de « liens entre l'éducation scientifique, la relation à la nature et les comportements pro-environnementaux ». Elle fait alors référence à l'approche qualifiée de *deficit model* pour laquelle « le manque de connaissances naturalistes est considéré comme un phénomène qui s'oppose à la conservation de la biodiversité. »

## Connaître la nature en tant que communion de sujets

La connaissance est nécessaire pour entrer dans l'intimité des écosystèmes et ne pas en rester à une approche globale de type paysage de carte postale, fut-elle sonore.

Un des volets de cette connaissance est la taxonomie. Mais est-il vraiment nécessaire d'apprendre et de connaître les noms d'autres êtres vivants ? Un des arguments qui va dans ce sens est que cela les fait sortir de leur anonymat, leur confère une identité. On ne connaît bien que ce qu'on sait bien nommer. Pour Anne-Sophie Novel (11), « en apprenant à nommer le vivant que nous observons, en enrichissant notre expérience sensible d'un apport de connaissance, on fait place à l'altérité, là où l'ignorance n'emmène que soi partout ». Car « s'émouvoir dans la nature, ce n'est pas voir la nature. Ce n'est pas le monde vivant qui parle, c'est moi qui me parle à moi-même ».

Cependant, nommer n'a de sens que si on prend le temps de connaître l'espèce, son milieu, son mode de vie, ses comportements, ses liens avec les autres espèces, etc. Comme l'exprime Louis Espinassous<sup>12</sup> « La connaissance des noms n'a pas d'intérêt en soi... il est intéressant plutôt que de « nommer à la chaîne », de s'arrêter sur quelques objets, plantes, cailloux, de prendre le temps de les apprivoiser, de les rencontrer : les regarder, les toucher, les sentir [...], de les connaître, de les raconter, de lier connivence, d'utiliser. Une fois ce

lien tissé, il demeurera ». Identifier un animal ou une plante suppose d'y accorder une grande attention, de l'observer dans le détail, de repérer, discerner ce qui le/la distingue d'espèces voisines.

En outre, « l'un des enjeux d'une culture du vivant est... de mettre en lumière, et d'inventer des formes de connaissance qui relient. Des manières de connaître qui conservent cette exigence des sciences naturelles à l'égard de l'exploration de l'altérité, mais qui nous tissent au monde vivant... » E. Zhong



Mengualin<sup>4</sup>. Les connaissances scientifiques doivent être enseignées avec une focale qui réanime le monde vivant... Il s'agit de transformer la perception du monde « collection d'objets » en celle du monde « communion de sujets » avec l'idée que tous les organismes sont des êtres sensibles intimement liés les uns aux autres et avec leur milieu. Un papillon comme le vulcain ne doit pas seulement être étudié pour lui-même mais être appréhendé dans les liens qu'il a au sein de l'écosystème par exemple son lien aux plantes hôtes de chenilles et aux fleurs (alimentation et pollinisation). « Contrairement à la « sciences des parties », cette « science du tout » inciterait les élèves à se voir eux-mêmes profondément liés au monde naturel. » (Scott Sampson<sup>13</sup>).

Cela rejoint la pensée complexe prônée par Edgar Morin<sup>14</sup>, dont la base est la notion d'écosystème : « Nous apprenons aux enfants à connaître les objets en les isolant alors qu'il faut aussi les replacer dans leur environnement pour les connaître et qu'un être vivant ne peut être connu que dans sa relation avec son environnement où il puise de l'énergie et de l'organisation. » Pour permettre aux enfants de sortir de la pensée anthropomorphique qui les amène à considérer que les organismes sont dépendants des humains, AF Gibert<sup>10</sup> considère aussi que la pensée systémique doit être enseignée comme l'un des principes fondamentaux de la biologie.

## Relier la tête, le corps et les émotions

L'acquisition de connaissance peut être source de plaisir, voire de jubilation. Plus de personnes qu'on ne croit sont sensibles à ce plaisir d'apprendre. En effet, « Pour une personne non instruite dans le domaine de l'histoire naturelle, une promenade à la campagne ou en bord de mer est une promenade à travers une galerie remplie d'œuvres d'art merveilleuses, dont le 9/10 ont le visage tourné vers le mur » Thomas Huxley<sup>15</sup>

Pour ce faire, il convient de développer une « connaissance intime » de la nature qui s'appuie sur « l'expérience de nature » et s'inscrit dans une démarche de pédagogie active. Elle passe par les sens et atteint la sensibilité.

Plusieurs procédés peuvent permettre d'atteindre la connaissance intime, la connaissance qui touche... Quels sont les ressorts ?

- Ce qui fait rire, ce qui amuse
- Ce qui fait appel à un souvenir d'enfance
- Ce qui procure une émotion (parce que c'est beau, ça fait peur, c'est étonnant...)
- Ce qui donne lieu à une expérience sensorielle, notamment.

Voilà pourquoi on utilise le plus souvent possible des anecdotes amusantes, des récits personnels, des contes merveilleux, des informations épatantes, des petites expériences sensorielles...<sup>1</sup>

Par ailleurs, AF Gibert<sup>16</sup> note que « la connaissance seule ne suffit pas à initier les changements de comportement : il existe un écart notable entre la reconnaissance des menaces environnementales et l'action proenvironnementale... C'est la connexion à la nature qui est le prédicteur le plus important du comportement proenvironnemental ». Et face aux problèmes épineux de notre société, de nombreuses recherches proposent une convergence entre l'enseignement des sciences, centré sur des connaissances et des compétences, et l'éducation environnementale, centrée sur l'intégration de valeurs et des changements de comportements... L'incarnation des problématiques nécessaires aux changements de comportements suppose une intégration des émotions relatives aux sujets environnementaux. On ne peut occulter l'expérience sensible comme point de départ d'une « écologie-du-monde. »

Plusieurs acteurs rappellent aussi l'importance de verbaliser les expériences de nature, d'offrir toute son attention à un enfant qui raconte ce qu'il a vu ou vécu, de ne pas hésiter, en tant qu'éducateur, à raconter ses expériences. Cette verbalisation est une façon d'accorder de l'importance à nos expériences de nature, et de faire le pont entre expériences, émotions et ancrage des apprentissages.



## Références citées dans le texte

1. François Lenormand. *La connaissance intime*, CARDERE.
2. Ministère de la transition écologique, décembre 2021, enquête sur les Français et la nature. <https://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr/les-francais-et-la-nature-2020>
3. Baptiste Morizot. Socialter hors série *Renouer avec le vivant*, 2021.
4. Estelle Zhong Mengualin. *S'inviter à la fête du vivant*, Socialter Hors Série Renouer avec le vivant, décembre 2020-février 2021.
5. Anne-Caroline Prévot. *La nature à l'oeil nu*, CNRS éditions, 2021.
6. OPEN, Observatoire Participatif des Espèces et de la Nature <https://www.open-sciences-participatives.org/sciences-participatives/>
7. Muséum National d'Histoire Naturelle, vigie nature et vigie nature école, <https://www.vigienature.fr/> et <https://www.vigienature-ecole.fr>
8. Anne Dozières, *Biodiversité : les sciences participatives peuvent-elles changer notre rapport à la nature ?* in Politis mai 2020.
9. Christine Partoune, *Biodiversité : les sciences participatives peuvent-elles changer notre rapport à la nature ?* Politis, Vanina Delmas, 22 mai 2020. <https://www.politis.fr/articles/2020/05/biodiversite-les-sciences-participatives-peuvent-elles-changer-notre-rapport-a-la-nature-41920/>
10. Anne-Françoise Gibert. *Apprendre en anthropocène*. Eduquer à la biodiversité, dossier de veille de l'Institut Français de l'Éducation, 2022. <http://www.ens-lyon.fr/actualite/education/apprendre-en-anthropocene-eduquer-la-biodiversite-dossier-de-veille-de-life>
11. Anne-Sophie Novel. *L'enquête sauvage*, éditions Salamandre et colibris, 2022.
12. Louis Espinassous. *Pistes*, Plume de carotte/Terre vivante, 2018.
13. Scott D. Sampson, *Éveiller ses enfants à la nature... même en ville*, éditions poche Marabout, 2019 – dans lequel le mentorat est longuement développé
14. Edgar Morin. *Enseigner à vivre*, manifeste pour changer l'éducation, Actes sud, 2014.
15. Thomas Huxley, *la Place de l'homme dans la nature*, 1863.
16. Anne-Françoise Gibert, *Corps, nature et savoirs : des relations à renouveler en éducation*, Edupass, 2021, <https://edupass.hypotheses.org/2196>



Pour nous rejoindre :

[www.tousdehors.fr](http://www.tousdehors.fr)

07 49 75 37 67

[contact@tousdehors.fr](mailto:contact@tousdehors.fr)

